

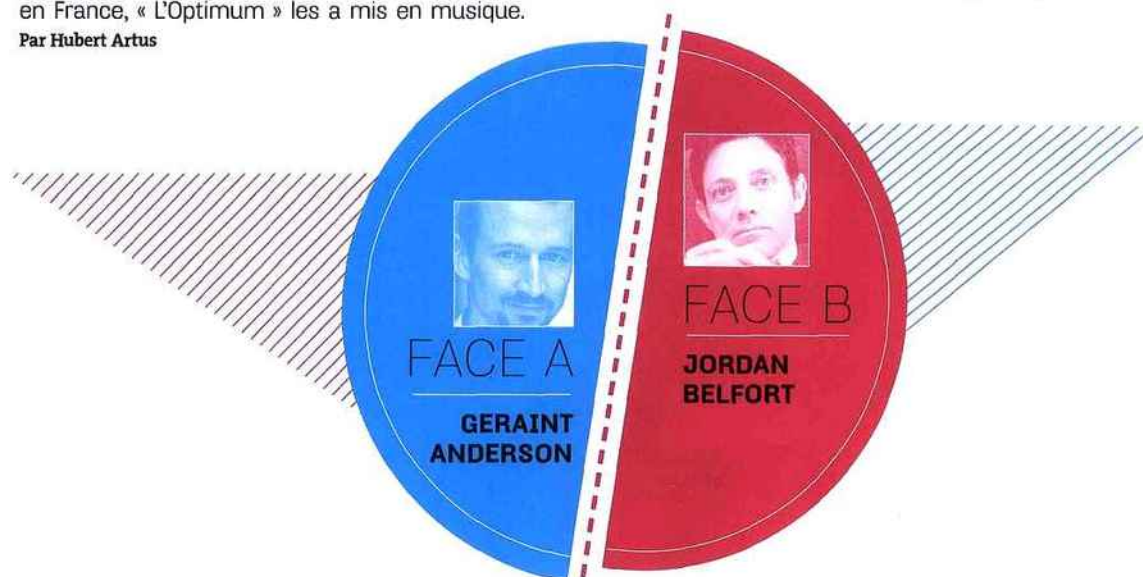
LITTERATURE

LES VARIATIONS MADOFF

LE CÔTÉ OBSCUR DE LA CITY

« Geraint Anderson a lu mon livre et il l'a pompé en l'adaptant », écume, rageur, Jordan Belfort. Anderson, Belfort, deux traders repentis, deux pavés dans la mare. A l'occasion de leur passage en France, « L'Optimum » les a mis en musique.

Par Hubert Artus



Geraint Anderson est anglais, affiche 36 ans, le teint hâlé du hippie qui business, il est souvent en voyage (prédilection pour Goa et la Thaïlande). Entre 1996 et 2008, analyste financier, il participe au grand poker mondial : pour la banque néerlandaise ABN Amro, puis la Société générale, puis les allemandes Commerzbank et Dresdner Kleinwort. Nommé deux fois de suite meilleur analyste de la banque d'investissement, il grimpe vite les échelons. Il commence à se tailler une solide réputation à la City, où il est élu quatrième meilleur analyste – sur un classement qui en compte une centaine. En 2006, écœuré par l'arrogance du milieu mais voulant en profiter, il déballe tout à titre anonyme dans sa chronique sur le site du *London Paper* (www.cityboy.thelondonpaper.com) : drogues et débauche sexuelle, deals internes et reports illégaux de capitaux vers les paradis fiscaux. En 2007, il empoche un bonus de 500 000 livres. Là, un grave accident de scooter, où il laissera un genou, lui fait toucher terre, et tout arrêter. Il quittera les affaires avec un total de 3 millions de livres... *Cityboy* est devenu un livre. Une autobiographie romancée. Publié en juin 2008 en Angleterre, il a cartonné à 95 000 exemplaires. En avril 2009, le livre a paru en France. Lorsqu'on est en face d'Anderson, on voit tous les abus auxquels il s'est mesuré.

Taille ramassée, physique de série télé et musculature évidente : Jordan Belfort est le contraire d'Anderson. Dix ans de plus. Des millions en plus. Une autre dimension.

Une carrière débutée en 1987 à la LCF Rothschild. Très vite, il se fait à l'humiliation et flaire le soufre. Très vite, à 25 ans, il monte sa propre banque d'affaires : Stratton Oakmont. Il pratique le « pump and dump » (vendre des actions sans aucune valeur à des clients qui pensent que c'est de l'or), écrit lui-même les textes que ses employés servent aux investisseurs... qui perdent des centaines de millions de dollars. Belfort, lui, en touche 50 millions par an. Belfort, c'est le golden boy typique des nineties. Le type qui s'achète des dizaines de voitures de luxe, un yacht de 52 m et deux hélicoptères. Consomme filles et coke, en notes de frais allant jusqu'à 500 000 dollars par mois. Mais en 1994, il a la SEC (Securities and Exchange Commission, le gendarme de Wall Street) aux fesses. Elle le soupçonne de manipuler les cours des entreprises qu'il introduit en Bourse. Au terme de plusieurs années d'enquête, la SEC lui interdit d'exercer la profession de courtier. Puis, en 1998, le FBI l'envoie en prison, pour blanchiment d'argent. Vingt-deux mois de préventive, dont il sort moyennant une caution de 10 millions de dollars. Son avocat est le même que celui de... Madoff.

A l'ombre, il a écrit *Le Loup de Wall Street*. Une pure autobiographie. A peine quelques noms modifiés. Sorti en avril 2007, le livre s'est vendu à 200 000 exemplaires. Immédiatement, Martin Scorsese pose une option et met 700 000 dollars sur la table.

DEUX STARS DES BANQUES...

Les deux viennent d'un milieu modeste (Belfort), ou de gauche (le père d'Anderson était député travailliste), et ont joué avec les leurres de leur époque. L'un se range parmi ceux qui n'y croient plus (Anderson), l'autre parmi ceux qui se sont fait avoir (Belfort, qui pense que « la plupart des gros traders sont encore en activité. Même si, pour le moment, il y a eu des têtes coupées qu'on exhibe sur un plateau, le spectacle va continuer. »)

Anderson, qui poursuit sa chronique « Cityboy » à visage découvert, a encore des indics dans la City. Il parle de « péché », dit « avoir vendu [son] âme au diable et devoir à présent se racheter ». N'oubliant pas de dire que la vente lui a rapporté « un bon prix »... Il est d'ailleurs en train de lui écrire une suite, avec le même personnage de Steve Jones (qui n'est autre que lui-même...). Repentance oblige, il s'occupe aujourd'hui de récolter des fonds pour la reconstruction d'une école au Kenya, pays qu'il connaît bien. Le reste du temps, il voyage.

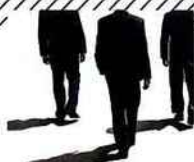
Belfort a, lui, déjà publié une suite à son *Loup*. Il avoue clairement que, vu les chiffres, sa « culpabilité sera toujours là ». Vu aussi le montant de 100 millions de dollars, sur un total de 250 millions, qu'il doit rembourser à 3 000 clients lésés. En attendant le film, il poursuit son programme de réhabilitation, qui tient pour lui de la « philosophie positive » : des stages, des séminaires, des prises de parole sur les campus américains. Afin d'apprendre ce que lui n'a pas voulu voir, mais que sa propre chute, comme celle du scooter d'Anderson, lui a révélé : « La différence entre l'avidité et l'ambition. » Une différence, aussi, entre les années quatre-vingt-dix et les années deux mille.

... DEVENUES DES REPENTIS BANKABLES

« Le Loup de Wall Street » était l'un des multiples surnoms de Belfort à Wall Street. A côté de lui, certes, Anderson est un peu comme un footballeur de Ligue 2 française qui se mesure à un joueur de première ligue anglaise... Pour autant, énorme surprise vu le contexte et les « coups » qu'ils représentent, chaque livre est d'un niveau littéraire tout à fait correct.

Il faut dire que c'est sous le patronage de Tom Wolfe que Jordan Belfort s'est décidé à écrire sa vie. Il fait d'abord une première tentative, encouragé par son co-détenu – le comédien Tommy Chong, star des années hippies yankees, en cellule pour avoir commercialisé des pipes à eau. « J'ai essayé, essayé, et au bout de deux mois, je n'y arrivais toujours pas. C'est alors que je suis tombé sur *Le Bûcher des vanités*. Je me suis dit : "C'est ça qu'il faut écrire." J'ai étudié la structure du truc, le cheminement. Déclic. » Et vint l'effet catharsis : « C'est en écrivant que j'ai pris conscience de ce que j'avais fait. Tout ça fut un enchaînement de dénis et de refolements, qui fait qu'à la fin tout s'effondre. »

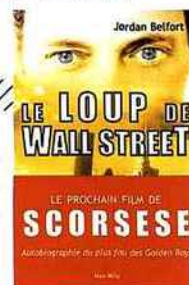
Bien sûr, les deux reconnaissent qu'ils ont, comme tous les gens de la partie, profité de cette impunité dont jouissent ceux parvenus au firmament d'un système qui repose sur du vent. Que Belfort nomme ainsi : « Pétulance. »



FÉROCEMENT DRÔLE ET IMPERTINENT.
CITYBOY
CONFESSIONS EXPLOSIVES
D'UN TRADER REPENTIN
Geraint Anderson

Cityboy, Confessions explosives d'un trader repentini,
de Geraint Anderson,
trad. C. Bouchareine, Balland,
420 p., 22,90 €.

Le Loup de Wall Street,
de Jordan Belfort,
trad. L. Delplanque et E. Percibal, Max Milo
602 p., 24,90 €.



WALL STREET, LE BON FILON

Les scandales financiers n'en finissent plus d'inspirer (plus ou moins bien) éditeurs et auteurs.

Maître du genre, Tom Wolfe, ancien journaliste devenu auteur à succès, a publié en 2001 *Le Bûcher des vanités* (Robert Laffont et livre de Poche). L'histoire de Sherman McCoy, boursier à Wall Street qui vit luxueusement sur Park Avenue jusqu'au jour où, pris de panique dans le Bronx, il écrase un jeune noir. *Le Bûcher des vanités* est l'histoire de sa chute, sur 700 pages. Un chef d'œuvre.

Moins littéraire, l'affaire Kerviel avait engendré cinq livres (à ce jour) : des *quick books*, des fictions, des docs. Les attermolements des banques et des établissements financiers ont vu fleurir une palanquée d'ouvrages de repentis, d'économistes, et bien sûr de journalistes. En avril 2008, Fayard a dégainé la même semaine qu'Anderson et Belfort avec les pamphlétaires *Confessions d'un banquier pourri* (233 p., 17,90 €). L'auteur fantôme, « Crésus », se présente comme l'ex-dirigeant d'une banque. Il raconte l'histoire secrète de la faillite de Lehman Brothers, et ses prises d'intérêts au fil de sa carrière. Tout en disant qu'il ne rendra rien. Rempli de confessions chocs et de certaines révélations, le livre est assurément signé d'un journaliste qui connaît tous les rouages. Et qui ne cartonne pas : 140 000 exemplaires, c'est peu pour ce genre de coups.

Pion a réagi en publiant le moins pamphlétaire *L'affaire Madoff*, (258 p., 18 €) excellente enquête écrite à partir de témoignages de victimes, avec à la baguette Amir Weitzmann, qui, en Israël, gère des portefeuilles pour deux hedge funds et une banque étrangère. Le livre peut être lu par les néophytes qui ne comprennent rien à la finance. Moins réussi, mais plus provocateur, *Bernard Madoff l'escroc du siècle*, de Peter Sander (Music and Entertainment Books, 264 p., 19,90 €). Complicé dans sa construction, le livre s'égare en tentant de cerner la psychologie de l'escroc sans trop y parvenir. Dommage, l'auteur est réputé pour le sérieux de ses enquêtes.

Mais Wall Street et les requins de la finance, même déchus ou repentis, risquent de ne pas s'arrêter là, d'autres ouvrages sur le sujet sont encore attendus. - H.A. avec Fanny Abouaf